

Une réflexion à l'infini

VIDÉO ET IDENTITÉ Peter Campus au Jeu de Paume



De notre correspondante Clotilde Escalle, Paris

Peter Campus, né en 1937 à New York, est l'un des précurseurs de la vidéo. Après des cours de psychologie et de cinéma, après avoir vu avec passion les vidéos de Bruce Nauman, il expose des œuvres particulières, qui interrogent la place du spectateur lors de l'exposition. C'est l'essence même de notre être qui affleure là, dans une présentation (et non une représentation) et une incarnation auxquelles nous ne sommes pas habitués.

En effet, le visiteur, en interaction avec le champ de la vidéo, en devient l'acteur et le regardeur. Confronté à des images de lui-même, qu'il pourrait rapidement dépasser comme étant un simple reflet, le voilà qui, interpellé, interroge la nature de l'image en question, parfois de façon très ténue, et parfois avec une évidence étrange, celle que donne, par exemple, l'image de lui-même différée de quelques secondes.

Ainsi la première pièce, „Optical Sockets“ (1972-73), consistant en une installation vidéo en circuit fermé, nous fait penser au système de caméras de surveillance qui filment en continu nos allées et venues, dans un environnement urbain et anonyme où les corps deviennent à peu près tous semblables, des silhouettes qui défilent.

Cette vision est une prouesse, lorsque l'on songe qu'elle a été conçue dans les années 1972-73. Car si la mise en place d'un tel système nous semble familière, elle est en même temps une réponse cinglante à notre société de surveillance.

Nous remarquons alors comme nous avons intégré cette surveillance au cœur de la ville, comme si nous étions sous un contrôle quasi permanent, et nous acceptons ce défilement, étrangers à nous-mêmes, dans ce qu'il a de robotique, d'attendu, depuis un tel œil, une telle caméra qui filme passivement.

Mais ici le processus est plus subtil, car au centre de l'espace délimité, le corps filmé se transforme en un volume cubiste assez insolite et devient par là insaisissable.

Voilà qui annonce la suite de l'exposition où, de manière quasi ontologique, se pose la question de notre existence dans ce qu'elle a d'irreprésentable.

À la croisée des images

Peter Campus parvient à nous faire saisir l'indicible, en quelques secondes, devant un écran où notre image se reflète fixement si l'on reste immobile, mais rejoint la précédente dans son parcours, lorsque la figure s'anime pour quelques pas ou un geste.

Le sujet ne se reconnaît pas et se découvre comme pris dans un flux d'énergie. Il se voit agir et se

voit également déformé par l'action, presque à la manière d'une toile de Francis Bacon: tout bouge et se transforme et, répétons-le, l'énergie captée est celle, vitale, d'une vie en mouvement. L'image alors n'en finit pas de fasciner, pour ce qu'elle nous livre à notre insu.

Pour ceux qui passeraient trop vite, peut-être jugeraient-ils cela un peu narcissique, or ce serait complètement se méprendre sur les intentions de l'artiste.

Dans nos sociétés vouées à l'image, celles qui nous sont révélées ici se distinguent par une interrogation essentielle sur nous-mêmes. Nous croisons des images, et voilà le tissu de nos exis-

tences projeté là de manière infime, comme un éclair happerait en un instant le vol d'un papillon. Ce souffle est si poétique et, à l'heure des selfies, que Peter Campus n'avait pas prévus, il est amusant de voir combien le reflet saisi par le téléphone portable de cette image de soi en train d'advenir, ajoute à la tragédie de notre époque et au mystère de vivre car, avec une belle évidence, l'être qui surgit ici est impossible à saisir dans son entièreté.

Ce mystère est porté à son acmé avec la vidéo „Head of a Man with Death on His Mind“ (1977-1978), où pendant douze minutes un visage, celui de l'artiste, nous fixe longuement, de ma-

nière à la fois inexpressive et fébrile, en pensant à la mort.

Et c'est encore un miroir de nous-mêmes qui nous est tendu, s'affranchissant des limites de la représentation pour engager toute la porosité de nos perceptions. Avec cette dernière pièce, Peter Campus s'est détourné un temps de la vidéo pour la photographie. Il photographie des visages rendus à la pénombre dans un fort contraste de noir et blanc, les ténèbres mangeant les traits pour donner à la forme son universalité.

Il photographie également la nature, de manière si abstraite qu'une pierre peut ressembler à un crâne ou une planète, ce que notre regard en fait nous portant à l'infini.

Puis, revenu à la vidéo, fort de ce cheminement, toujours très près de la nature, celle-ci vibrant de manière picturale ou réaliste, il nous oblige à plonger une fois encore au cœur d'un processus que nous mettons un certain temps à découvrir. Et comme toujours quelque chose du processus nous échappe.

„Convergences d'images vers le port“ (2016) nous propose, en couleurs, la vision d'un port, sur quatre images vidéo monumentales qui nous enveloppent et nous font saisir qu'il manque toujours un point de vue – à nous de le compléter et donc d'habiter le paysage, de vibrer au rythme lent des images qui déroulent leur fil.

C'est dans cet inachèvement et cette incomplétude que se situe, imparable et puissante, l'œuvre de Peter Campus.